

## JEAN-LUC VERNA

RÉTROSPECTIVE

DESSIN, PEINTURE, INSTALLATIONS...

*L'œuvre provocante et foisonnante de l'artiste se révèle au Mac/Val, dans une composition pleine de sens, où l'obsession de la mort est prégnante.*

TT

Mais où était donc passé Jean-Luc Verna ? Pas dans les musées hexagonaux, en tout cas. Car aucun d'entre eux n'avait daigné dévoiler le travail de ce plasticien, jusqu'à ce que le Mac/Val de Vitry-sur-Seine lui offre – après vingt-cinq ans de carrière – sa première grande exposition monographique. Installations, dessins, tableaux, vidéos de performances, films, clips musicaux, bijoux... Aucune des différentes disciplines embrassées par Verna ne manque à l'appel. De quoi révéler une œuvre riche, puissante, foisonnante, d'une rare cohérence. Mais commençons par faire connaissance avec l'artiste, né en 1966 à Nice, où il s'est formé à l'école d'art de la Villa Arson.

Un grand mur saturé de portraits de lui et de textes de ses chansons préférées accueille le visiteur. On voit, à travers ces photos, son corps se transformer, se charger de tatouages et de piercings. Verna crée ainsi un personnage dur, âpre, auquel les paroles de Roxy Music, de Léo Ferré ou de Barbara donnent une douceur insoupçonnée. On comprend mieux l'univers qu'il a construit au fil des années : à la fois gothique et classique, féroce et fleur bleue, toujours hanté par la mort.

Le dessin y occupe une place de choix. Il est ici décliné en une double ligne droite, tenace, qui court le long des murs. En surgissent toutes sortes d'oiseaux, du moineau à la chouette, d'une beauté saisissante. Plus dérangeants sont ses portraits de femmes, très beaux pour certains. Comme ces visages sur le point de s'effacer, telles des fresques dissipées par le temps. D'autres, figurant des amazones conquérantes, paraissent plus convenus. Leur répond une série de tableaux



émouvants pour lesquels Jean-Luc Verna s'est emparé du logo de la Paramount, devenu « Paramour ».

La mort est là, omniprésente, affleurant dans chaque dessin, dans chaque installation. A l'instar de cette tombe de marbre noir dont la stèle fait aussi office de table de maquillage, semblable à celles qu'on trouve dans les loges d'artistes. Et que dire de la scénographie, remarquable, toute de noir et de blanc, baignant la salle d'exposition dans une lumière crépusculaire. L'agencement des œuvres est tel qu'on a l'impression de cheminer aux côtés de Verna. Et de vivre cette exposition non pas comme une simple visite, mais comme une expérience d'art à part entière. – **Yasmine Youssi**

Jusqu'au 26 février, Mac/Val, à Vitry-sur-Seine (94). [www.macval.fr](http://www.macval.fr)

**GILBERT PEYRE**

ÉLECTROMÉCANOMANIE

TT

Une combinaison à bretelles danse avec un pantalon d'homme sur fond de musique de Bill Haley : de la poésie à l'état pur. Que les deux soient suspendus à des cintres n'importe guère. Entre ces automates se perçoit le plaisir d'être ensemble, la séduction, et un sens inné du rythme, à voir le mouvement endiablé des sandales vintage de l'un et des souliers d'homme un peu usés de l'autre, animés par des vérins hydrauliques. Un chuintement les accompagne : bardés d'un entrelacs de câbles, de tuyaux pneumatiques et de fils électriques retenus par des pinces à linge, ils sont mus par un moteur donnant vie à leur *Fin de bal* (2016) embal-

Jean-Luc Verna, *Tatot*, 2015. Transfert sur papier Canson rehaussé de maquillage, de crayon de couleur et de pastel, 75 × 55 cm.

lante. Toutes les machines-sculptures de Gilbert Peyre présentées à la Halle Saint-Pierre, au pied de la butte Montmartre, sont du même acabit : nées sur l'établi de cet ancien soudeur autodidacte devenu « électromécanomaniac », comme il se définit lui-même, elles parlent d'amour, de sexe ou de solitude dans des savonnets doux entre l'ours en peluche sans morale de *Toy Story* et les machines à rêves de Tinguely. Un régal. — **Sophie Cachon**  
 | Jusqu'au 23 avril, La Halle Saint-Pierre, Paris 18<sup>e</sup>. Tél. : 01 42 58 72 89.

#### FÊTES ET DIVERTISSEMENTS À LA COUR

TABLEAUX, PEINTURES, OBJETS...

amères. Crin blanc et grosse moustache, l'artiste est la réincarnation même de Geppetto, version XXI<sup>e</sup> siècle. Depuis plus de trente ans, il bidouille, mélange système D, objets de récupération et robotique dernier cri. Peluches, armoires à glace, guéridons, sachets de thé usagés ou animaux empaillés se réincarnent en courses à mi chemin



Né des plaisirs de la chasse sous Louis XIII, Versailles devient, sous les trois Louis suivants, le lieu d'une chasse permanente aux divertisse-

ments, ces plaisirs qui guérissent de l'ennui. Joyeux et érudite, finement scénographiée, cette exposition se nimbe d'un parfum de bonheurs enfuis. Gravures et manuscrits répondent à des tableaux de comédiens expressifs. Les joies du plein air révèlent un somptueux traîneau léopard ou des jeux de boules et de volants. A Versailles, il n'y eut pas de théâtre en dur avant 1770. Aussi les ingénieurs devaient-ils rivaliser d'astuces techniques pour éblouir. L'abondante utilisation de la 3D leur rend un bel hommage en proposant la reconstitution de scènes éphémères. Mais rien n'est plus fascinant que les planches d'époque montrant l'ingéniosité des mécanismes conçus pour faire vivre monstres, marottes, diable surgissant des trappes, ou encore cette Minerve flottant dans un jeu de nuages animés comme au XVII<sup>e</sup> siècle. L'animation de dessins agrandis permet aussi de participer au fameux « bal des ifs », durant lequel huit trublions déguisés en topiaires surgirent à l'improviste – dont Louis XV lui-même. — **Bernard Mérigaud**  
 | Château de Versailles (78), jusqu'au 26 mars.